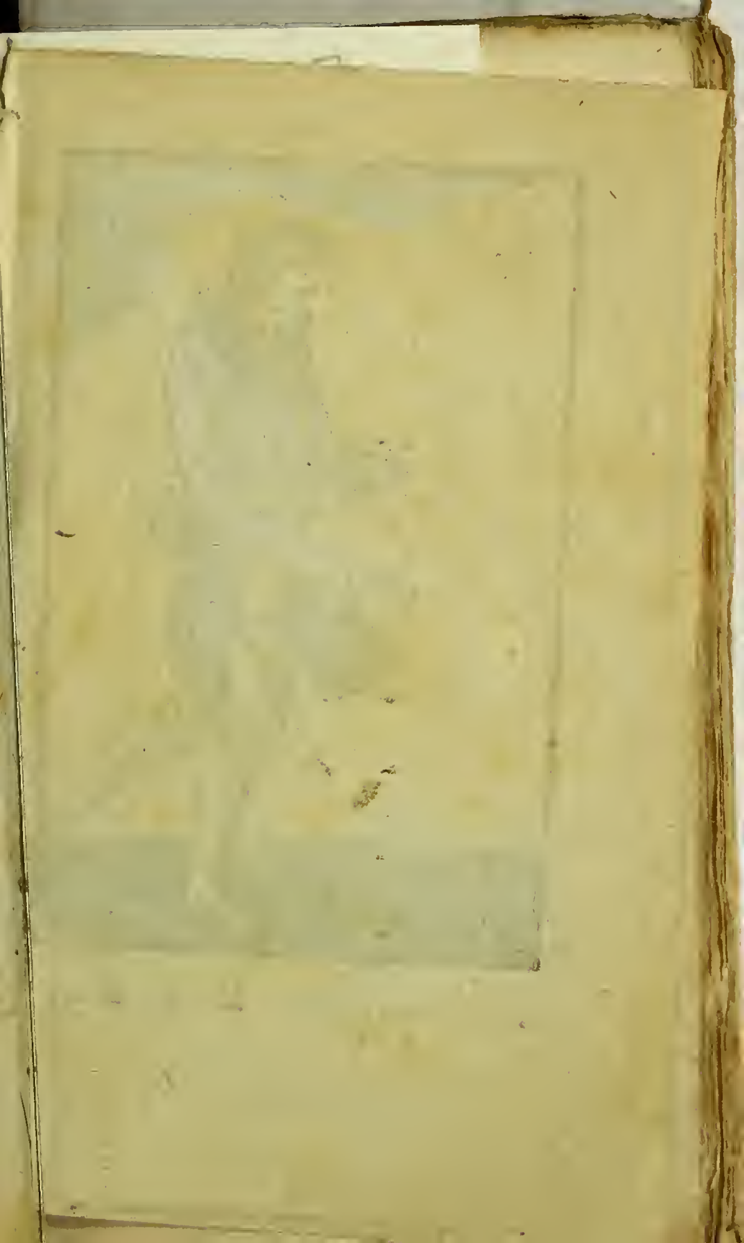


# GASTRONOMIANA.









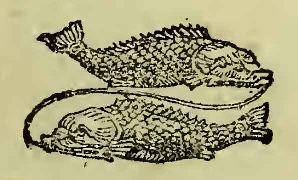
L'anti-véridique M.r de Crac.

# GASTRONOMIANA,

OU

## RECUEIL D'ANECDOTES, RÉFLEXIONS, MAXIMES ET FOLIES GOURMANDES.

Dédié aux Amateurs de la bonne-chère.



PARIS,
Chez tous les Marchands de nouveautés.

5825.

# GASTRONOMIANA,

OU

# RECUEIL

*d'anecdotes, réflexions, maximes et folies gourmandes.*

---

*L'Abbé d'un jour.*

DANS le département de la Creuse, il existe encore une abbaye jadis habitée par ces bons religieux de l'Ordre de S. Bernard, dont le nom seul rappelle d'illustres Gourmands. Elle est située sur le Taurion, petite rivière qui mérite d'être mieux connue, car elle nourrit d'excellentes truites. Les Bernardins savaient lui rendre justice, et ils exploitaient avec ferveur cette mine intarissable. Là, au

nombre de deux seulement, et sous la conduite d'un vénérable abbé, qui mangeait pour trois, ils menaient une vie tranquille et délicieuse, oubliant le monde et ses plaisirs, et ne s'occupant chaque jour qu'à compléter leur embonpoint. Il est à croire que, si l'almanach des Gourmands eût été connu alors, ces bons pères l'auraient plus souvent feuilleté que leur bréviaire.

Quoiqu'il en soit, l'Ordre ne nommait à l'abbaye du Palais, qu'un sujet distingué par les découvertes qu'il avait faites dans tout ce qui peut flatter un palais délicat, exercé et vraiment digne d'appartenir à un Gourmand. L'Abbé venait de mourir, plusieurs candidats sollicitaient cette dignité; elle fut conférée au Père Eutraphis. Il part aussitôt, et arrive le lendemain au soir au Palais. Les fermiers veulent lui rendre des comptes, ses con-

frères l'entretenir des affaires de la maison, etc. Il n'écoute rien, et demande des truites. On lui en sert à souper une qui pesait vingt livres. Notre Abbé l'attaque, la trouve excellente, et se félicite d'une nomination qui le mettait à même d'en manger chaque jour de pareilles. Mais, hélas! l'homme propose et Dieu dispose; le poisson n'était encore mangé qu'aux trois quarts, que déjà D. Eutraphis se sent suffoqué. On veut en vain le secourir, il fait pour avaler d'inutiles efforts, et meurt avec la queue de la truite encore dans sa bouche. L'Ordre apprit en même-temps son intronisation et son décès. On lui fit de magnifiques obsèques, et l'on s'occupa de lui nommer un successeur, qui probablement mourut aussi d'indigestion. Mort vraiment digne d'un Bernardin et d'un Gourmand; deux noms qui, dans le bon tems, étaient à-peu-près synonymes.

*Le Cure bien avisé.*

Des dames qui habitaient le château de***, voulant tirer une petite vengeance du Curé du lieu ( homme renommé dans toute la province pour sa gourmandise ), ou seulement s'amuser à ses dépens, imaginèrent de lui jouer un tour. Ce curé, recherché dans ses goûts, faisait plus de cas de la chère fine et délicate, que de la grosse chère. Cependant, comme il était grand mangeur, il ne se montrait difficile que lorsqu'il y avait à choisir. Ces dames fondèrent là-dessus leur espièglerie. M. le Curé, invité au château, trouva la table chargée de grosses pièces, viandes communes, entremets nourrissans, etc., et rien de plus. Il se livra donc à son appétit, prenant le temps comme il venait et se consolant de l'absence des ortolans par la présence des aloyaux. Les dames

ne mangèrent presque point, et il ne s'en inquiéta guère; mais ne voilà-t-il pas qu'au lieu du dessert, on met sur la table un second dîner, composé d'entrées délicates, de gibier fin, de petits-pieds, et le tout accommodé selon les grands principes de l'art. Notre Curé, qui en avait jusqu'à la gorge, devient furieux à cet aspect, apostrophe durement les dames, se lève de table, et sort très-en colère, sans vouloir rien écouter, et sans qu'on pût le retenir. Les dames se reprochaient déjà d'avoir poussé la plaisanterie trop loin, lorsque le Curé, reparaissant, feint d'être appaisé, se rassied, et mange comme quatre. On devine ce qu'il avait été faire pendant sa courte absence...... Mais, ce qu'il n'est pas moins sûr, c'est que les mystificatrices, mystifiées à leur tour, comprirent par-là qu'il ne faut jamais s'attaquer à un véritable Gourmand sur le chapitre de la bonne chère.

## *La Mouillette inutile.*

M. de L. R. était, dans son temps, le plus illustre Gourmand de Paris, et ce n'est pas peu dire. Riche financier, il n'avait besoin que de beaucoup d'appétit pour se satisfaire : aussi les cases de son bureau et les tiroirs de son secrétaire étaient-ils remplis de tout ce que la France produisait alors de meilleur, et qu'il tirait en droiture, ayant, par sa place, tous les courriers de la malle à ses ordres. Il mordait dans un pâté de foies gras, comme dans une brioche, avalait les truffes comme des cerises, et ses petits pains étaient de gros cervelas. Mais sa femme, qui redoutait sans doute le veuvage, ne cessait de le contrarier dans ses goûts, et il était obligé de s'enfermer pour s'y livrer sans obstacle. Enfin il tombe malade, et le premier remède

que les médecins prescrivent à un Gourmand, c'est la diète. C'était pour le nôtre le pire de tous, et il l'aurait sans doute bien mal observé sans la vigilance de madame de L. R. qui, s'emparant de toutes les clefs, et s'établissant sa garde-malade, le mit absolument en tutelle, ainsi que l'est dans sa propre maison tout homme forcé de s'aliter. Les remèdes opèrent, et M. de L. R. entre en convalescence. On lui permet enfin de manger; et le médecin, qui connaissait le faible de son malade, prescrivit scrupuleusement la dose des alimens, qui consistèrent, pour cette première fois, en un œuf frais, accompagné d'une seule mouillette. M. de L. R. aurait bien voulu que cet œuf eût été pondu par une autruche plutôt que par une poule; mais il s'en dédommagea sur la mouillette. Il fit acheter le pain le plus long qu'on put trouver dans Paris, en

sorte que cette mouillette avait plus d'une aune, et pesait près d'une livre. Madame voulut contester, mais il n'y eut pas moyen, puisque l'ordonnance était suivie à la lettre. On apporte l'œuf en grande pompe; on met le couvert sur le lit du malade, qui se dispose à dîner en vrai convalescent. Mais, en suçant le lait de cet œuf frais, il huma si fort, qu'il avala le jaune en même-temps! O fâcheux accident, déplorable précipitation, qui rendait cette belle Mouillette inutile! Aussi, madame de L. R. la fit-elle emporter gravement avec la coquille. M. de L. R. en pensa retomber malade de désespoir. Il n'en fut consolé qu'à sa première indigestion.

## *Le Poulet d'Inde.*

C'est le même à qui son médecin, dans une occasion semblable, ayant permis,

et toujours par écrit, une cuisse de poulet, ajouta..... *d'Inde* au bout de la ligne ; ce qui, comme l'on voit, changeait solidement l'état des choses.

*Le cas embarrassant.*

M. Leblanc, dont les pâtés de jambons sont si renommés, et qui tient aujourd'hui dans la rue de la Harpe, l'un des meilleurs fours de Paris, était autrefois chef de cuisine chez M. le comte de Flavigny, ministre de France à Parme. Ce seigneur étant en congé à Paris, mangeait souvent des garbures, et les trouvait beaucoup meilleures à l'hôtel de Noailles que chez lui. Il s'en plaignit à M. Leblanc, et l'envoya chez le cuisinier du Maréchal, savoir ce qui constituait la supériorité de ses Garbures. Ce cuisinier avoua à son confrère qu'il ramassoit le jeudi au soir tous les jus de la semaine,

pour en faire le vendredi ses Garbures. Il n'était donc point surprenant qu'elles fussent bien plus succulentes que celles confectionnées par le scrupuleux M. Leblanc, selon les commandemens de l'Eglise. Cependant il suivit la recette indiquée, et M. de Flavigny trouva alors les Garbures de son cuisinier tout aussi bonnes que celles de l'hôtel de Noailles.

Quelque temps après il fut dans ses terres, où M. Leblanc continua de lui faire ses Garbures de contrebande que le curé du lieu trouva si bonnes, qu'il pria M. Leblanc d'en donner la recette à sa gouvernante. Il comptait d'autant plus sur la complaisance de ce cuisinier, qu'il lui avait déjà donné le secret de plusieurs ragoûts. Qu'on juge alors de l'embarras de M. Leblanc, qui ne voulait compromettre ni son talent, ni sa conscience. Il donna d'abord plusieurs

défaites, dont notre pasteur ne voulut point se payer. Pressé enfin de lui accorder sa demande : « M. le curé (lui dit-il), « je vous donnerai la recette de mes « Garbures lorsque vous serez évêque ».

*Le Capucin subtil.*

Des jeunes gens, passablement espiègles, voulurent un jour s'amuser aux dépens d'un bon père capucin, qu'ils avoient invité à dîner. On servit un fort beau cochon de lait à la broche, que l'on pria le religieux de découper ; et comme il s'y disposait, le plus vigoureux des jeunes gens prit la parole, et lui dit : « Mon R. P., prenez garde à ce que « vous allez faire ! car nous avons déci- « dé entre nous de vous traiter absolu- « ment de même que vous allez traiter « cet animal ; et vous pouvez être sûr « que, si vous lui coupez un membre,

« ou même la tête, il vous en arrivera « à l'instant tout autant. Jamais la loi du « talion n'aura été plus rigoureusement « exécutée. » Le capucin, sans s'effrayer, fit au cochon ce qu'on fait aux dindes de la Vallée (*), pour s'assurer qu'elles ne sont point amères ; puis s'adressant aux jeunes convives : « Messieurs, dit-il, « je vous prie de vouloir bien m'en faire « autant, selon votre menace. Vous « voyez qu'elle ne m'effraie point. » Qui fut sot alors ? ce furent les mystificateurs. Ainsi seront traités tous ceux qui voudront se jouer d'un Gourmand.

### *Le Cuisinier stupéfait.*

Barthe, auteur de la charmante comé-

---

(*) Pour s'assurer que les dindes ne sont pas amères, on introduit l'index dans l'anus de l'animal, et on le suce avec aspiration.

die *des Fausses infidélités*, de *la Mère jalouse*, de *l'Homme personnel* et de plusieurs poésies fugitives pleines d'esprit et de grace, était, quoique Gourmand, l'un des hommes les plus égoïstes et les plus emportés que nous ayons connus parmi les auteurs, et ce n'est pas peu dire. Le trait suivant, qui est de la plus exacte vérité, en fournira une nouvelle preuve.

Barthe était *au régime*, ce qui ne l'empêchait pas de dîner en ville. Son médecin lui avait prescrit de manger beau coup de soupe et d'éviter les alimens salés et épicés ; ce qui fait assez présumer de quelle espèce était sa maladie. Invité dans une grande maison, il y arrive sur les trois heures ; et avant de monter dans le salon, il entre dans la cuisine, et s'adressant au chef : « Monsieur, lui dit-il, « comme je suis au régime, je vous prie

« de ne point saler la soupe. » Le cuisinier se retourne, regarde avec beaucoup d'étonnement, l'homme qui lui faisait une semblable demande, et n'y répond que par une inclination, que Barthe prend pour une adhésion à sa requête.

Cependant on se met à table ; on sert à notre poëte du potage, et dès la première cuillerée, il s'aperçoit que, loin d'avoir fait droit à sa demande, le cuisinier n'y avait point épargné les assaisonnemens. Furieux, il se lève, prend son chapeau, et sort sans que l'on s'en aperçoive. Il entre dans la cuisine, s'approche du chef sans lui dire un seul mot, lui applique la plus vigoureuse paire de soufflets qui jamais ait été donnée, et sort tranquillement de la maison, pour aller chercher ailleurs un dîner moins épicé, ou un cuisinier plus docile.

On peut se figurer sans peine l'éton-

nement de celui-ci recevant deux soufflets d'un homme bien mis, en épée, et le chapeau sous le bras : il fut tel, qu'il ne songea ni à se venger, ni à le poursuivre, et qu'il finit par rire d'une incartade qui n'avait point de modèle, et qui probablement n'aura jamais d'imitateurs.

### *Méprise d'un chanoine.*

Un des premiers dignitaires de la Métropole de..... député à l'assemblée dite constituante, et qui valait bien le Bernardin qui a donné son nom au fameux Salmi mentionné dans l'almanach des Gourmands, se trouvait, lui dixième, à dîner chez un Amphitryon de la Nouvelle-France, qui, après avoir découpé dix fortes tranches d'une culotte tremblante et succulente de bœuf, lui passa l'assiette pour s'en servir d'abord, et la faire ensuite circuler. Notre Chanoine

qui, malgré sa très-courte taille, était doué d'un vaste appétit, remercie l'hôte de l'attention qu'il avait eue de lui couper ses morceaux, garde cette assiette pour lui seul, et ne fait que dix bouchées des dix énormes tranches, qu'il digère en les avalant.

L'Amphitryon tout ébahi d'un appétit qui débutait aussi bien, et qui se soutint de même jusqu'au dessert, fit sur-le-champ apporter à boire au Chanoine pour l'empêcher d'étouffer, et se remit à couper dix nouvelles tranches de culotte pour les autres convives, dont cet incident avait un peu retardé le service.

### *Le capitaine insatiable.*

Les grands mangeurs n'ont jamais été très-rares, cependant ils étaient plus communs autrefois qu'aujourd'hui, et la tradition nous a conservé le souvenir de

plusieurs tours de force dont on aurait beaucoup de peine à trouver le pendant dans l'histoire de nos contemporains. On nous a fait passer, sur l'un de ces estomacs, dont la prodigieuse capacité serait aujourd'hui une espèce de phénomène, l'anecdote suivante dont on nous a garanti la vérité, qui seule peut lui donner quelque prix; car dans ce genre il n'y a aucun mérite à imaginer des choses extraordinaires.

M. d'A., capitaine de cavalerie, était devenu, grace à son prodigieux appétit, auquel il ne refusait rien, d'un embonpoint si excessif, qu'il avait été forcé de quitter le service, ne pouvant plus trouver de cheval assez fort pour le porter. Il n'en conservait pas moins dans cet état l'appétit qui le lui avait procuré, ce qui est assez remarquable; car les personnes maigres et nerveuses mangent ordinaire-

ment davantage que celles qui sont parvenues à une aussi prodigieuse grosseur.

Le régiment dans lequel M. d'A. avait servi long-temps, vint à passer par la ville qu'il habitait, et les officiers résolurent de lui donner à dîner. Un des plus anciens, qui connaissait mieux que les autres toute l'étendue de l'appétit de M. d'A, observa que, quoique l'on ne fût que douze, il fallait commander le dîner pour vingt-quatre. Un jeune capitaine répondit, qu'avec un dîner pour douze, l'on pouvait bien recevoir une personne de plus ; mais le vieux militaire assura que M. d'A. mangerait à lui seul le dîner, et sur cette discussion il s'établit un pari de cinquante louis entre les autres officiers, d'une part, et le vieux capitaine de l'autre. Celui-ci partit ensuite pour se rendre chez M. d'A., et l'inviter pour le jour même.

Il le trouva à table ; et lorsque M. d'A. eut appris le motif de sa visite : « Vous « prenez mal votre temps, dit-il, j'ai « déjà mangé une soupe très-copieuse et « ce gigot dont vous ne voyez plus que « le manche ; mais, comme je vous aime « depuis long-temps, je veux faire quel- « que chose à votre faveur, et je vous « suis ».

Arrivés à l'auberge, M. d'A. fit disparaître en peu de temps le premier et le second service, lorsque l'hôtesse vint annoncer qu'elle venait de recevoir un très-beau brochet : Faites-le cuire, dit gravement M. d'A. ; et puisque dans votre pari il a été stipulé qu'il n'y aurait point de dessert, ce brochet m'en tiendra lieu.

Les officiers voyant qu'ils avaient perdu le pari, dispensèrent M. d'A. de cette nouvelle marque de complaisance ;

ils firent préparer pour eux un nouveau repas, et se promirent de ne plus inviter à dîner ce mangeur intrépide, s'ils se rencontraient jamais avec lui dans la même ville.

Nous croyons que l'appétit de M. d'A. surpassait tous ceux dont l'histoire a conservé le souvenir, et qu'on ne peut guère lui comparer que Milon de Crotone, qui tuait un bœuf d'un coup de poing, et qui le mangeait dans un jour.

*Tour joué à un Amphitryon.*

Un Amphitryon, dont la table, réputée excellente, était un objet de convoitise pour les amateurs de bonne chère, était dans l'usage de regarder à chaque moment et très-fixement ses convives; ce qui n'était chez lui qu'un tic, et non la suite d'une obligeante inquiétude sur l'état de leur appétit. Un jeune homme

assez grand mangeur ; mais que son peu d'usage du monde rendait embarrassé sur l'espèce de contenance qu'il devait tenir dans cette maison où il dînait ce jour-là pour la première fois, consulta un des convives sur le maintien qu'il convenait de prendre à table. Celui-ci voulant s'amuser à ses dépens, lui dit que, s'il voulait être invité de nouveau, il fallait qu'il ne discontinuât pas de manger, et que telle était la manie de l'Amphitryon, que, s'il remarquait le plus petit instant de repos dans l'exercice de ses mâchoires, il ne l'engagerait plus à dîner.

Le jeune homme qui, comme nous l'avons dit, était doué d'un excellent appétit, fut enchanté de cette originalité de son hôte, et se promit bien de ne pas démériter auprès de lui. Il se livra donc au premier service, et fit honneur à tous les plats, sans lever les yeux de dessus son

assiette. Mais il avait mal calculé ses forces ; car, dès le rôti, il fut contraint de s'arrêter. Regardant alors son hôte, et se voyant fixé par lui avec beaucoup d'attention, il se rappela l'avertissement qu'on lui avait donné, et croyant lire dans les yeux de l'Amphitryon, le sort qui l'attendait, il s'excusa avec tant de naïveté, que ce quiproquo divertit beaucoup toute la compagnie qui n'avait jamais vu manger avec tant de promptitude et d'application.

### *L'Enfant prévoyant.*

La gourmandise, comme l'on sait, est de tout âge. Mais comme les extrêmes se touchent, c'est l'enfance et la vieillesse qui y sont le plus sujettes. Un jeune enfant, au milieu d'un grand repas, n'ayant plus d'appétit, se mit à pleurer. On lui demanda la cause de ses larmes. Je ne

puis plus manger, répondit-il. — Eh bien! mettez dans vos poches, lui dit tout bas son voisin. — Elles sont pleines, répliqua l'enfant.

### *Mot profond d'une petite fille.*

Cette répartie naïve nous fait ressouvenir de celle bien plus extraordinaire encore d'un enfant de huit à neuf ans, qui était, il est vrai, une petite fille. Elle entendait un jour son père qui est assez bon gastronome, disserter avec ses amis sur les espèces différentes de jouissances que procurent la gourmandise et la friandise. Pour moi, dit l'enfant, je préfère l'être friande, parce que l'on a encore faim après.

### *Tour d'adresse d'un Gascon.*

Un Gascon, à bout d'intrigues, fut chercher fortune dans un café où un cé-

lèbre gourmand faisait un pompeux étalage d'un dîner dont il sortait. Quelques doutes qui s'élevèrent parmi les auditeurs sur la capacité de son estomac, animan son humeur gloutonne, lui firent ajouter Eh bien! messieurs, je crève, et cependant je recommencerai à l'heure même s quelqu'un veut parier. — J'accepte l pari, dit le pauvre Gascon, et je fai celui de vous tenir tête, malgré le proje que j'avais formé de ne pas manger d huit jours; car il y en a trois que je fi gure, d'une manière très-active, dans u repas de noce qui a duré tout ce temp.

Le gourmand, par politesse ou pa orgueil, dédaigna de prendre d'autre in formations, bien persuadé, sans doute qu'en quelqu'état que fut son adversair il en triompherait aisément. Le défi f donc accepté, aux seules conditions q celui qui renoncerait le premier, paiera

tous les frais. Ils vont ensemble chez un fameux restaurateur ; le gourmand mangea comme.... un gourmand, et le Gascon comme un Gascon à jeun ; c'est tout dire. Aussi était-il à présumer que, dans cette lutte, il demeurerait vainqueur : malheureusement son estomac, qui avait long-temps pâti, ne put se dilater assez pour faire place à tant de nourriture ; mais comme notre Gascon sentait bien qu'il ne pourrait payer, il ne s'arrêta qu'en tombant évanoui de plénitude.

Les témoins jugèrent que l'on perd la partie quand on la quitte. En conséquence on visita les poches du Gascon, autant pour connaître sa demeure que pour s'assurer de l'état de sa bourse. Hélas! on n'y trouva pas même de quoi satisfaire Caron, au cas qu'il vînt pour passer les sombres bords. Alors le restaurateur inquiet du jugement des témoins, dit

qu'en justice le mort saisit le vif; qu'en conséquence le vif ne sortirait pas sans payer.

Les gourmands sont, en général, bonnes gens; celui-ci ne se fit pas tirer l'oreille. Satisfait d'une victoire d'autant plus certaine, que cet adversaire était le premier ennemi qu'il envoyait chez Pluton pour y porter la nouvelle de son triomphe, il acquitta le mémoire du restaurateur, et sortit. A peine fut-il loin, que le Gascon, qu'on avait oublié dans un coin, reprit connaissance; et comprenant, par quelques mots échappés aux assistans, que tout était payé, il en eut tant de joie, qu'il fit un mouvement qui ramena tout le monde auprès de lui. On voulut alors lui administrer l'émétique. — Cadédis, s'écria notre homme en s'enfuyant, je m'en garderai bien, je suis pansé pour plus de huit jours.

## *Le Français panivore.*

Les Allemands mangent très-peu de pain ; aussi en met-on de très-petits morceaux sous les serviettes de chaque couvert. Un Français, en attendant le dîner, mangea un jour tout ce qu'il en trouva sur la table préparée pour douze convives, avec la même facilité que M. de Suffren mangeait un plat de petits pâtés en attendant la soupe.

Les Allemands ne sont pas le seul peuple de l'Europe qui mange très-peu de pain à ses repas ; les Anglais passent pour en manger moins encore ; et comme ils sont plus carnivores que les premiers, ils feraient bien d'en consommer davantage. Un tel régime est reconnu pour très-malsain, et pour être la source d'un grand nombre de maladies putrides. Le Français est le peuple de l'Europe qui

consomme le plus de pain ; et il est notoire que c'est celui chez lequel il règne le moins de maladies ; avantage que plus d'un médecin éclairé attribue à l'heureuse habitude où nous sommes de mêler le pain à tous nos alimens.

### *Calcul d'un Gourmand.*

Un homme doué, non-seulement d'un vaste appétit, mais d'un de ces estomacs profonds qui engloutirait à lui seul tout un repas de noce, voyant qu'on dînait en province partout à la même heure, est venu s'établir à Paris, où, comme chacun sait, on dîne à toute heure, selon les différens quartiers. Notre homme a si bien combiné ses journées, qu'il est très-mécontent lorsqu'il n'a dîné que deux fois chaque jour ; et l'on assure qu'il va quelquefois jusqu'à quatre. Aussi fait-il mentir ce proverbe qui nous ap-

prend qu'on ne dîne qu'une fois, et avec lequel on se console souvent des torts et des méprises de la fortune.

### *La Mine trompeuse.*

M. l'abbé de Liongeac a souvent fait le pari de manger trente-six douzaines de petits pâtés, et l'a toujours gagné, quoiqu'il fût d'une stature frêle et d'une apparence assez débile. Ces sortes de bravades ne tournent point au profit de l'estomac ni meme de la sensualité ; ce n'est pas là que réside la véritable gloire gourmande ; et il n'y a réellement ni honneur ni profit à compromettre ses facultés digestives par de semblables excès. Ménageons-les au contraire avec soin ; et souvenons-nous qu'un gourmand qui n'a plus d'estomac, est un grenadier aux invalides.

### *Singulière distraction.*

Passe encore pour cet autre abbé,

grand visiteur du Rocher de Cancale, parce qu'il aimait par-dessus tout l'excellente marée. Il s'y donna, avec du saumon, une indigestion majeure (et en cela il eut tort; car un gourmand doit toujours éviter les indigestions, c'est même là un des grands secrets de la profession); et trois jours après, l'idée de ce poisson lui revenant pendant la messe, au lieu du *meâ culpâ*, du *confiteor*, il disait, en se frappant la poitrine : Ah ! le bon saumon; ah ! le bon saumon, etc.

## *Singulier calcul.*

On dit que plus une viande est tendre, et plus on en peut manger, ce qui est une vérité bien reconnue. Il faut trente-deux coups de mâchoires pour qu'un aliment solide soit assez bien trituré pour pouvoir être avalé sans inconvéniens; mais il en faut beaucoup moins pour les chairs dé

licates, telles que les viandes blanches, etc. Il en conclut qu'un Gourmand doit connaître tous ces calculs pour ne point perdre un temps précieux.

Il nous semble cependant que l'on ne peut pas poser ici de règles générales, et que ce calcul doit varier selon la force ou la faiblesse des individus, et surtout selon la qualité de leurs molaires et de leurs incisives. C'est donc à chacun à bien connaître l'état de sa denture, et à se régler sur cette connaissance pour la durée de la mastication. Un Gourmand doit avoir la conscience de sa mâchoire, comme un auteur celle de son talent.

*La poche arrosée.*

L'anecdote suivante servira peut-être de leçon à ces hommes indiscrets, pour ne pas dire pis, qui regardent comme

leur propriété particulière tous les mets qui se trouvent à leur portée sur une table splendidement servie, et qui ne rougissent pas de dégarnir clandestinement les plats pour en faire leur butin.

L'un de ces voleurs domestiques avait déjà distrait plusieurs morceaux au profit de sa poche doublée en fer blanc, et consacrée à ces sortes de recèlemens, lorsque l'Amphitryon s'en apperçut. Comme cet homme était assis auprès de lui, il profita d'un moment où il avait la tête tournée d'un autre côté, et où il laissait voir l'orifice de ce garde-manger d'une espèce nouvelle, pour y verser une carafe pleine d'eau, en disant avec beaucoup de sang froid : Elle a bien assez mangé pour boire un coup.

### *Le Voleur puni.*

Cette anecdote nous en rappelle une

à peu près du même genre, arrivée dans une grande maison. Le maître-d'hôtel s'était aperçu qu'un valet étranger avait soustrait du buffet une bouteille pleine, et l'avait mise dans sa poche ; il eut l'air de n'y pas faire attention ; mais au moment où ce valet était derrière son maître, il passa auprès de lui, et d'un grand coup d'une assiette d'argent cassa la bouteille ; le vin, en ruisselant de toutes parts, décela le voleur qui, outre la honte de voir son vol découvert, eut encore le chagrin de ne pouvoir en profiter.

Nous saisirons cette occasion pour dire que rien n'est d'un plus mauvais exemple, et ne prouve plus le manque d'éducation, que l'indiscrétion que commettent souvent à table des enfans et même des femmes, en demandant des cornets pour emporter certaines friandises au dessert. Tout ce qui paraît sur la table

est fait pour être mangé, sans doute; mais rien n'est destiné à l'approvisionnement des convives. La fortune des Amphitryons ne pourrait y suffire, si chacun s'arrogeait ainsi, sous quelques prétextes, le droit de mettre au pillage ce qui n'est destiné qu'à la consommation, et souvent même qu'à la montre.

### *Etonnement d'un Jockey.*

Un homme extrêmement vorace, quoique d'un physique aussi maigre et aussi débile en apparence que l'abbé aux trente-six douzaines de petits pâtés dont nous avons parlé plus haut, mangeait avec tant d'avidité, que le jockey de son voisin, ne pouvant s'imaginer que l'estomac de cet homme engloutissait tout ce qu'il voyait disparaître de dessus son assiette, s'avisa de regarder sous la table pour voir ce que tant de victuailles étaient

devenues. Notre ogre croyant que ce jockey avait perdu quelque chose, lui demanda ce qu'il cherchait ; l'enfant répondit ingénuement la vérité, et cette naïveté fit pâmer de rire toute la compagnie aux dépens du glouton, bien éloigné, comme on voit, de pratiquer l'observation des vrais principes de la mastication.

### *Naïveté d'un jeune boucher.*

Quelques curieux ont conservé dans leur porte-feuille la lettre qu'un jeune garçon en apprentissage chez un boucher écrivait à ses parens. Cette lettre, composée, sans doute, à plaisir, et dans laquelle la plupart des termes de l'argot des bouchers placés avec art, forment des équivoques fort singulières est très-originales : nous sommes fâchés de n'avoir pu nous la procurer, ou de ne

pouvoir nous en ressouvenir. Nous en avons retenu seulement la phrase par laquelle le jeune apprenti terminait son épître : « Vous saurez donc, mon très-« cher père, que j'*assotis* tous les jours, « et mon bourgeois m'a promis que, si « j'étais joli garçon, il me ferait *écor-« cher* à Pâques. »

*Autre.*

Tout le monde connaît cette autre lettre qui accompagnait un panier de gibier envoyé par un subalterne à son protecteur, et qui ne renfermait que ces mots : « Vous recevrez ci-inclus une « bourriche contenant six perdrix rouges, « dont quatre grises et deux bécasses. »

*Autre naïveté d'un traiteur.*

Une autre lettre, écrite à peu près dans le même sens, est celle d'un fameux trai-

teur de Toulouse, qu'un habitant du bas Languedoc avait prié de lui faire passer une dinde aux truffes du Périgord. Le traiteur lui répondit par une espèce de dissertation, qui tendait à prouver que les dindes des Toulouse sont plus grasses que celles du Périgord, et qu'en les farcissant de truffes, elles seraient au moins aussi bonnes; et il terminait sa lettre par ces mots: « Et afin, monsieur, « de vous mettre à même de juger de « la bonté de nos dindes, je vous envoie « ci-joint un chapon, duquel j'espère « que vous serez satisfait. »



# LES DINERS SANS FEMMES,

## CHANSON DE TABLE.

Air : *Avec la pipe de tabac.*

Ces biens que le vulgaire prône
Valent-ils un joyeux repos ?
Laissons aux Rois l'ennui du trône,
Et la soif du sang aux Héros.
Des biens plus doux charment nos âmes,
Puisque dans ce jour solennel
Le sort nous réunit sans femmes,
Autour d'un banquet fraternel.

Ici l'étiquette captive
N'afflige pas le sentiment :
Sur le front de chaque convive
On voit rayonner l'enjoûment.
Nous fêtons le Dieu de la tonne,
En vrais amis, en vrais buveurs ;

Et le Champagne qui bouillonne,
Confond nos verres et nos cœurs.

Voulez-vous tuer nos saillies,
Nos bons mots, nos transports si doux,
Faites que dix femmes jolies
Prennent place au milieu de nous.
Vaincus soudain par leur adresse,
Nos cœurs languiront attristés:
Car l'amour ôte à l'allégresse,
Ce qu'il ajoute aux voluptés.

Avec art il faudra sourire,
Composer jusqu'à son maintien;
Ici, pour penser sans rien dire,
Là, dire tout sans penser rien.
Les vins, les mets, la bonne chère
Cesseront de nous réjouir;
Nous ne songerons plus qu'à plaire,
Et nous oublirons de jouir.

Encor si la gêne importune
Prévenait tout fâcheux transport;

Si chacun avec sa chacune
Formait un couple bien d'accord !
Mais en public, la jalousie
Des amans trouble la raison ;
Comus leur servait l'ambroisie,
Vénus leur verse le poison.

Réglons mieux notre destinée,
Prévenons des soucis affreux ;
L'art de partager sa journée
Tient de près à l'art d'être heureux.
Amis, restons tels que nous sommes ;
Nos sens peuvent-ils nous tromper ?
Pour le dîner gardons les hommes,
Et les femmes pour le souper.



## LES DINERS AVEC LES FEMMES.

### Réponse aux Couplets précédens.

Air : *Fidèle amant, franc militaire*, ou *Avec la pipe de tabac.*

N'EN déplaise à l'auteur aimable
De couplets tant soit peu malins,
Qui veut exclure de la table
Tous jolis minois féminins :
S'il s'égare dans son système,
Par bonheur il se contredit,
Et répare par son goût même,
Les torts légers de son esprit.

Les femmes, quoi qu'il ait pu dire,
Exemptes de sévérité,
Partagent le double délire
De l'amour et de la gaîté.
Du soin de nous vaincre occupée,
Cypris est sûre de ses traits,

Lorsque la pointe en est trempée
Dans un vin pétillant et frais.

Dans un souper où cent bougies
Font étinceler les cristaux,
Le Champagne part en saillies,
En ris folâtres, en bons mots.
Souvent une belle intraitable,
Dont la pudeur craignait le jour,
Achève sa défaite à table,
Et c'est où l'attendait l'amour.

Aussi l'auteur que je réfute,
Sur ce point veut-il bien céder,
Et je vois dans notre dispute
Un moyen de nous accorder.
Malgré ses maximes sévères,
Au fond je pense comme lui,
Puisque l'heure où soupaient nos pères,
Est celle où l'on dîne aujourd'hui.

Amis, croyez-moi, sans les femmes,
Il n'est bonheur ni volupté;

Le ciel, pour le bien de nos âmes,
Fit le plaisir et la beauté.
Ne nous montrons jamais rebelles
A l'empire de deux beaux yeux;
Dînons, soupons avec les belles;
Quand nous le pouvons, faisons mieux.

## LE GLOUTON.

*Conte tiré d'Athénée.*

A son souper, un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon,
Sans en laisser que la tête.
Il soupe, il creve; on y court:
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mais amis, dit le Goulu,
M'y voilà tout résolu;

Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte, tout à l'heure,
Le reste de mon poisson.



*Conseil à Boileau.*

QUAND Dubrocessin, qui aimait fort la table, sut que Despréaux faisait une satyre sur un festin, il tâcha de l'en détourner, disant que ce n'était pas là un sujet sur lequel il fallait plaisanter. *Choisissez plûtôt les hypocrites*, lui disait-il sérieusement; *vous aurez pour vous tous les honnêtes gens; mais pour la bonne chère, croyez moi, ne badinez pas là-dessus.*

*Le Combat inutile.*

Le docteur B.***, attaché au collége

de S. Jean à Cambridge, était d'un caractère doux et remarquable par son égalité. Rien ne l'affligeait, rien ne le réjouissait ; il semblait mort à tout sentiment : il ne se refusait pas néanmoins aux agrémens de la société ; mais il paraissait n'y prendre aucun plaisir ; il les prenait sans empressement et les quittait sans regret. Un jour il était allé voir un de ses amis au collége de Jésus ; ce fut l'habitude qui l'y conduisit. Son ami, charmé de le voir, le retint à souper ; il lui parut plaisant d'éprouver si le vin n'égayerait pas le grave docteur ; il lui en fit prendre beaucoup, et se ménagea lui même pour jouir pleinement du spectacle qu'il se promettait en observant les effets de cette liqueur sur son ami. Il fut trompé dans son attente : le docteur resta toujours froid et tranquille ; sentant sa tête pesante, il dit qu'il avait besoin de

dormir; son ami voulut qu'il prît le portier du collége avec sa lanterne pour l'accompagner jusqu'à S. Jean; le docteur le refusa, et se mit en route seul, au milieu des ténèbres, mais suivi de loin, sans qu'il s'en aperçut, par son hôte, qui, craignant qu'il ne lui arrivât quelque accident, voulait être à portée de le secourir. Il y avait dans son chemin un cimetière qu'il fallait traverser. Le docteur chancelant et cédant au vin, fit un faux pas, et tomba entre deux tombes voisines. Son ami accourut; mais il s'arrêta en le voyant faire des efforts pour se relever. Ils furent inutiles : le docteur s'en lassa bientôt; et croisant tranquillement les bras sur sa poitrine, *je suis un fou*, dit-il, *d'entreprendre de combattre le vin; il est plus fort que moi. Restons ici, puisqu'il le veut, jusqu'à ce qu'il me permette de me relever*

*je me releverai sans doute encore avant mes voisins.* En achevant ces mots, il s'endormit. Son ami essaya de le réveiller; mais ne pouvant y réussir, il le couvrit de son manteau, et le laissa là cuver son vin.

### *Anecdote Tartare.*

Lorsque le Kam des Tartares, qui ne possède pas une maison, et ne vit que de rapines, a achevé son dîner, consistant en laitage et en chair de cheval, il fait publier par un hérault : *Que tous les Potentats, Princes et Grands de la terre peuvent se mettre à table.*

### *Aventures d'un Comédien ambulant.*

Les aventures d'un Comédien ambulant, rapportées dans le magasin britannique (journal anglais), peuvent amuser par le ton de plaisanterie naïve qui y règne.

Je fus l'autre jour, dit l'auteur du journal, dans le parc de Saint-James, vers l'heure où tout le monde le quitte pour aller dîner : je n'aperçus que très-peu de gens qui continuaient la promenade dans les allées, et tous avaient la mine de chercher plutôt à distraire la faim, qu'à gagner de l'appétit. Je m'assis sur un banc, à l'extrémité duquel était un homme fort mal vêtu, mais qui, malgré le mauvais état de son habillement, conservait un air distingué. En un mot, je le pris, selon l'expression de Milton, *pour quelque gentilhomme dépouillé de ses rayons*. Nous commençâmes alternativement à tousser, à nous moucher, à nous regarder, comme on a coutume de faire en pareille occasion ; et enfin j'entamai le discours. Pardon, Monsieur, lui dis-je, il me semble que je vous ai déjà vu. Votre visage.— Monsieur, me

répliqua-t-il fort gravement, il est vrai que ma physionomie est très-répandue; je suis connu dans toutes les villes de la Grande Bretagne autant que le dromadaire et le crocodille qu'on y promène partout. J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur, que, pendant seize années, j'ai fait avec quelque distinction le rôle de bouffon sur un théâtre de marionnettes: j'eus dernièrement querelle avec le docteur *Barthelemy*; nous nous battîmes, et nous nous quittâmes, lui pour aller vendre aux épingliers de *Rosemarylane*, le Seigneur Polichinelle et toute sa suite; et moi, comme vous voyez, pour mourir de faim dans le parc Saint-James. Je suis fâché, Monsieur, lui répondis-je, qu'une personne de votre figure soit exposée à de pareilles disgraces.— Oh, Monsieur, ma figure est très-fort à votre service: à la vérité, je

ne me vante pas de manger beaucoup, mais le jeûne ne m'attriste point; et graces au destin, quoique je n'aie pas un sou, je n'engendre point de mélancolie; je ne suis jamais honteux d'accepter une politesse d'un honnête homme. Voulez-vous me donner à dîner? Je vous régalerai à mon tour si je vous rencontre une autre fois dans ce parc, ayant, comme moi, bon appétit et n'ayant point d'argent.— J'aime les originaux de toute espèce, et le récit de leurs aventures me fait beaucoup de plaisir. Je menai mon homme au cabaret le plus prochain, et l'on nous servit dans le moment une grillade brûlante, et un pot de bière dont l'écume s'élevait au-dessus du vase. Il est impossible d'expliquer combien cette chair splendide redoubla la gaîeté de mon convive; il tomba sur cette grillade, quoique brûlante, et en un instant elle

disparut. Après qu'il eut bien mangé: Monsieur, dit-il, cette grillade était assurément des plus coriaces, néanmoins je l'ai trouvée d'un goût exquis, et plus tendre que du poulet. O délices de la pauvreté! O charmes du bon appétit! Nous autres gueux, sommes les enfans gâtés de la nature; c'est une marâtre pour les gens riches: les mets les plus délicats ne sauraient satisfaire leur goût; les vins pétillans de Champagne ne chatouillent point leur palais, tandis que la nature entière est prodigue pour nous en friandises. Réjouis-toi, mon âme: vive le gueux! Je n'ai point un pouce de terre; mais qu'un torrent ravage les moissons de Cornouailles, je suis tranquille; que la mer engloutisse des vaisseaux, peu m'importe: je ne suis pas un juif. Allons, Monsieur, buvons, et je vais vous conter mon histoire. Je des-

cends d'une famille qui a fait du bruit dans le monde ; ma mère criait des huitres, et mon père était tambour : j'ai même ouï dire que parmi mes aïeux je pouvais compter des trompettes ; plus d'un homme de qualité aurait peine à prouver une généalogie plus respectable, mais ce n'est pas là ce dont il s'agit. J'étais fils unique et l'enfant gâté de mon père et de ma mère, le charme de leur entretien, et le gage de leur mutuel amour ; mon père m'apprit à battre la caisse ; je parvins bientôt à être tambour des marionnettes, et tout le reste de ma jeunesse j'ai été le compère (*l'interprête*) de Polichinelle et du Roi Salomon dans toute sa gloire. Fatigué de ces honneurs, je me fis soldat. Je n'aimais point à battre la caisse ; je m'ennuyai bientôt de porter le mousquet. J'avais la fureur de faire le gentilhomme ; j'étais forcé d'obéir à un

Capitaine ; il avait ses caprices ; j'avais les miens ; et vous avez sans doute aussi les vôtres. Je conclus qu'il valait mieux suivre ses fantaisies que celles d'un autre : je demandai mon congé, on me le refusa ; je désertai. Délivré du militaire, je troquai mes habits de soldat contre de plus mauvais encore ; et pour n'être point rattrapé, j'allai par les routes moins fréquentées. Un soir comme j'entrais dans un village, j'aperçus un homme qui se débattait dans un bourbier, et qui était sur le point d'y être étouffé ; je volai à son secours et lui sauvai la vie : c'était précisément le pasteur du lieu ; je fus charmé de cette rencontre. Il s'en allait après m'avoir remercié ; mais je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de son logis. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions ; il me demanda qui était mon père, d'où je venais, où j'allais, si j'étais

un garçon fidèle ; etc. Je le satisfis sur tous les points, et je lui vantai particulièrement ma sobriété ; ( *Monsieur, j'ai l'honneur de boire à votre santé.*) Pour abréger, il avait besoin d'un valet, il me prit à son service. Je vécus trois mois avec lui ; nous ne nous accommodâmes point ensemble. J'avais grand appétit, il ne me donnait rien à manger ; j'aimais les jolies filles, et sa servante était laide et méchante. Ils avaient résolu entr'eux de m'affamer ; mais je pris la ferme résolution de m'opposer à cet homicide. Je gobais tous les œufs frais ; j'achevais toutes les bouteilles entamées, et tout ce qui pouvait être mangé disparaissait. On me donna trois schellins six sous pour trois mois de gages. Pendant que l'on comptait mon argent, je me préparai à mon départ. Il y avait deux poules pendues au croc avec quelques poulets ; pour

ne point séparer la mère d'avec les enfans, je mis le tout dans mon bissac. Après ce petit exploit, je vins, le bâton à la main et la larme à l'œil, prendre congé de mon bienfaiteur. Je n'avais pas fait trente pas hors de la maison, que j'entendis crier après moi : Arrêtez ce voleur. La voix de la servante que je reconnus, me donna des aîles. Mais arrêtons-nous ; il me semble que j'ai été trois mois sans boire chez ce maudit curé : je veux que ceci me serve de poison, si de ma vie j'ai passé un temps plus désagréable. Au bout de quelques jours je fus rencontré d'une troupe de comédiens ambulans ; mon cœur tressaillit de joie à leur aspect : je me sentais un penchant invincible pour la vie errante. Je leur offris mes services : ils les acceptèrent. Ce fut un paradis pour moi que leur compagnie : ils chantaient, dansaient,

buvaient, mangeaient et voyageaient en même-temps. *Par le sang de Mirabelles !* je ne crus commencer à vivre que de ce moment : je devins tout-à-fait gaillard, et je riais du matin au soir des bons mots de mes camarades. Je leur plus autant qu'ils me plûrent : je n'étais pas mal de figure, comme vous voyez ; et quoique fort gueux, je ne crevais pas de modestie. J'adore la vie vagabonde ; on est tantôt bien, tantôt mal ; on mange quand on peut, l'on boit (*le pot est vide*) quand on a de quoi boire. Nous arrivâmes à Tenterden, où nous louâmes un grenier pour y représenter *Romeo et Juliette*, accompagné de tous ses agrémens, de la pompe funèbre, de la fosse et de la scène du jardin. Un comédien du théâtre royal de *Drury-Lane* devait jouer le rôle de *Juliette*, et moi je devais moucher les chandelles : chacun de

nous excellait dans son genre. Nous ne manquions point de figures, mais la difficulté consistait à les habiller : je fus le seul qui eus un habit qu'on peut appeler de caractère. Notre représentation fut universellement applaudie ; tous les spectateurs furent enchantés de nos talens. Il y a une règle que tout comédien ambulant doit observer, s'il aspire au succès. Agir et parler naturellement, ce n'est point jouer. Pour plaire dans la province il faut être ampoulé, rouler des yeux égarés, prendre des attitudes forcées, avoir, en un mot, l'air d'un Energumène. Tels sont les moyens de réussir infailliblement. Comme on nous combla d'éloges, il était fort naturel que je m'en attribuasse une partie. Je mouchais les chandelles ; et quand une salle n'est point éclairée, vous conviendrez, Monsieur, que la pièce perd la moitié de ses agré-

mens. Nous représentâmes quatorze fois de suite, et le spectacle fut toujours rempli. La veille de notre départ nous annonçâmes une pièce excellente, et dans laquelle nous devions déployer tous nos talens. Les prix étaient doublés, et nous nous attendions à une recette très-considérable. Malheureusement le premier acteur se trouva attaqué tout-à-coup d'une fièvre violente; toute la troupe consternée s'assemble, et maudit cent fois l'acteur qui s'est avisé de tomber malade si mal-à-propos. Je saisis ce moment et je propose de jouer à sa place. Le cas était désespéré; on accepte mon offre. En conséquence, je prends mon rôle d'une main et tenant de l'autre un pot de bière (*Monsieur, à votre santé*) je meuble ma mémoire de cinq cents vers. Etonné moi-même de cette prodigieuse facilité, je sens que la nature m'a

destiné pour un emploi plus relevé que celui de moucheur de chandelles ; je vais triomphant retrouver mes compagnons, que je jette dans la plus grande surprise. Je répéte avec eux mon rôle ; je le joue en public deux heures après, et j'entraîne tous les suffrages. La troupe, ravie autant que moi, diffère son départ, et elle affiche, qu'à l'instance de plusieurs personnes de considération, elle fera encore quelque séjour à Tenterden. Je parais sur la scène dans le rôle de *Bajazet* ; il semblait que la nature m'eût formé exprès pour représenter ce personnage. J'étais grand, j'avais la voix rauque ; et avec un gros turban enfoncé sur mes yeux, j'avais l'air du plus fier Musulman qu'ait jamais vu l'Orient. Quand j'entrai sur la scène, en secouant mes chaînes, on applaudit à tout rompre. J'adoucis mes regards, et avec un

sourire gracieux, je restai profondément incliné vers les spectateurs, qui redoublèrent leurs applaudissemens. Comme le rôle de *Bajazet* est extrêmement passionné, j'avais eu la précaution de renforcer mes esprits de trois grands verres de brandevin. (*Mais il n'y a plus rien dans le pot.*) La chaleur que je mis dans ma déclamation, est une chose inconcevable : *Tamerlan* ne fut qu'un sot vis-à-vis de moi. De temps en temps il voulait hausser le ton ; mais je le rabaissais bien vîte par la vigueur et la supériorité de celui que je prenais. Mes gestes étaient d'ailleurs admirables ; mille attitudes variées, des exclamations sans nombre, quel brouhaha sur-tout lorsque je croisois les bras sur ma poitrine ! J'ai remarqué qu'à Drury-Lane, cela produisait un effet merveilleux : en un mot, je me couvris de gloire, et je fus regardé

comme un prodige. Toutes les dames de Tenterden vinrent me complimenter sur mes talens ; les unes louaient ma voix, les autres vantaient ma figure. *Sur mon honneur*, dit l'une d'entr'elles, *il deviendra bientôt un des plus jolis acteurs de l'Europe ; c'est moi qui vous le dis, et je m'y connais*. Un comédien est sensible aux premières louanges, et les reçoit comme une faveur ; mais quand on les lui prodigue, il s'imagine que c'est un tribut qu'arrache son mérite. Loin de remercier ceux qui m'en accablaient, je m'applaudissais en moi-même, et j'avais souvent l'impertinence d'être brusque jusqu'à l'impolitesse. Je vous avoue que j'ai été bien payé de mon insolence, comme vous le verrez tout-à-l'heure. Nous quittâmes enfin l'aimable Tenterden, où les dames, en honneur, sont de très-bons juges des pièces de théâtre,

et décident encore mieux du mérite des acteurs. (*Allons, Monsieur, buvons, s'il vous plaît, à leur santé.*) J'entrai dans leur ville moucheur de chandelles ; j'en sortis héros. Ainsi va le monde ; aujourd'hui laquais, demain grand Seigneur. Je pourrais en dire davantage sur ce sujet, qui est vraiment sublime ; mais ne parlons point de la fortune et de ses bizarreries, cela nous incommoderait la rate. De Tenderden, nous allâmes à Newmarket, lieu célèbre par ses courses et par tant de fous qui s'y ruinent par des gageures. J'y jouai les premiers rôles et j'y brillai à mon ordinaire ; je suis très-persuadé que j'y aurais passé long-temps pour le plus grand comédien de l'univers sans une cruelle aventure que je vais vous raconter. Je charmais toutes les dames, en faisant le personnage de *sir Hury Wildair*. Quand je tirais ma tabatière,

toute la salle retentissoit d'un bruit flateur d'admiration ; mais quand je donnois des coups de bâton à l'Echevin, vous eussiez vu rire toutes les femmes jusqu'à tomber en convulsion. Il se rencontra dans Newmarket, une provinciale maudite, qui avoit demeuré neuf mois à Londres, et qui, par cette raison, prétendoit être l'oracle du goût qu'on devoit suivre à Newmarket. On lui parla de mes talens; chacun m'élevoit jusqu'aux nues, et cependant elle s'obstinoit toujours à ne vouloir en juger que par elle-même; elle ne pouvoit concevoir, disoit-elle qu'un histrion ( pardonnez-lui le terme ) pût être propre à autre chose, qu'à faire périr d'ennui. Elle étourdissoit toutes les sociétés des éloges qu'elle donnoit à Garrik, et ne parloit que du théatre et des comédiens de Londres. Enfin on lui persuada de venir au

spectacle ; on m'avertit secrètement qu'à ma première représentation je devrais avoir ce juge redoutable. Cet avis ne m'intimida pas du tout. Je parus sur la la scène d'un air libre et dégagé, une main dans mes culottes, et l'autre dans ma veste, ains que les plus fameux comédiens de Drury-Lane. Mais, loin de fixer les regards sur moi, je m'aperçus que tous les spectateurs cherchaient, dans les yeux de la provinciale, qui avait resté neuf mois à Londres, s'ils devaient m'applaudir ou me siffler. J'ouvre ma tabatière, je prends du tabac, la provinciale garde un sérieux qui me glaçait, et sa gravité se répands sur tous les visages. Je casse mon bâton sur les épaules de l'*Echevin*, la provinciale hausse les siennes, et tous les spectateurs en font autant. Enfin, je me mets à rire de la meilleure grace du monde, je n'en suis

pas plus heureux ; j'avoue qu'en cet instant je fus totalement déconcerté. Mon rire forcé ne fut plus qu'une grimace, et tandis que je me battais les flancs pour jouer la gaieté, on lisait dans mes yeux la tristesse la plus profonde. En un mot, la provinciale vint à la comédie dans l'intention de s'y déplaire, et elle s'y déplut ; ma réputation expira, et (*le pot est vide*).

*Adroite réponse d'un militaire.*

De jeunes militaires étant à l'armée avaient, dans une partie de débauche, fait plusieurs railleries de leur général. Il les fit venir, et leur demanda si tout ce qu'on lui avait rapporté était vrai. *Mon général*, lui répondit un d'entre eux, *nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eut pas man-*

*qué*. Cette réponse est plus que naïve
elle est adroite.

### *Bons mots de M. le Camus.*

M. le Camus disait de certains moi
nes gourmands fort révérencieux : *Qu
c'étaient des cruches qui ne se bais
saient que pour se remplir.*

### *Le Prieur contrarié.*

Un Prieur des Chartreux se trouvar
à un repas maigre fort splendide, enten
dait faire l'éloge d'un certain plat, e
désirait d'en goûter, lorsque le Frèr
qui l'accompagnait lui dit : mon Père
n'en mangez pas, j'ai vu dans la cuisin
qu'on y avait mis du gras. Eh ! qu'alliez
vous faire dans la cuisine, lui dit l
Prieur avec chagrin ; était-ce là votr
place ?

### *Le système de Copernic.*

Trois compagnons de voyage de bon appétit venaient d'arriver dans une hôtellerie. On leur servit pour eux trois, sur le même plat, deux pigeons et une perdrix. Il avait été dit que chacun prendrait la pièce qui se trouverait devant lui. Un d'eux qui avait convoité la perdrix, chercha à la mettre de son côté. Il fit tomber, à cet effet, la conversation sur le système de Copernic. Imaginez-vous, dit-il, que ce plat est la terre ; Copernic veut qu'elle tourne, et il fait avancer en même-temps la perdrix de son côté. Un des deux autres compagnons qui n'avait quitté de vue ce bon morceau, répartit assez naïvement ; pour moi, j'aime autant le systême ancien, et il remit le plat comme il était.

### *Bon mot.*

Quelqu'un a dit d'un parasite médisant : « qu'il n'ouvrait jamais la bouche « qu'aux dépens d'autrui. »

### *Le pêcheur original.*

Un grand Seigneur d'Italie avait invité la noblesse de son voisinage à un repas où il se proposait de faire servir tout ce que la saison offrait de plus exquis. Il y avait déjà quelques convives d'arrivés, lorsque le Majordôme entra tout essoufflé dans la salle. *Monseigneur, il y a en bas un des plus étranges pêcheurs qui apporte un des plus rares poissons de toute l'Italie; mais il le met à un prix..* *Ne faites pas attention au prix*, répondit le Marquis; *payez-tout ce qu'il demande... Je le voudrais bien, Monseigneur; mais, avec votre permission*

*il n'en veut pas d'argent... Comment! que demande-t-il donc? Cent coups de bâton sur sa peau toute nue, et il dit qu'il n'en veut pas rabattre un seul.....* Cette singulière proposition fit descendre toute la compagnie pour voir le pêcheur. *Voilà un excellent, un délicieux poisson*, s'écria le Marquis! *Combien en demandez-vous? Vous serez satisfait sur-le-champ... Pas un denier, Monseigneur. Je ne recevrai point d'argent: si vous voulez mon poisson, il faut me faire compter cent coups de bâton sur ma peau; sinon, j'irai l'offrir ailleurs... Plutôt que de manquer un si rare morceau, on vous satisfera, puisque vous le voulez. Holà*, cria ce Seigneur à un de ses valets, *payez cet honnête garçon comme il le désire, mais ne frappez pas trop fort, ménagez-le.* Le pêcheur se dé-

pouille de ses habits ; ce valet se met en devoir de remplir les ordres de son maître. *Ah ça, mon ami*, dit le pêcheur ; *comptez bien ; car je ne veux pas un seul coup de plus ni de moins qu'il ne m'en faut.* L'opération, ou plutôt l'exécution se fit en présence de toute la compagnie. Dès que le valet eut appliqué le cinquantième coup, *arrêtez*, s'écria le pêcheur : *j'ai reçu ma part du prix du poisson.... Votre part*, reprit le Marquis! *Qu'entendez-vous par-là? Vous saurez, Monseigneur, que j'ai un associé dans ce marché ; j'ai promis de lui abandonner la moitié du prix de mon poisson ; mon honneur est engagé ; j'imagine que votre seigneurie conviendra qu'il serait injuste de le frustrer de la moindre portion de ce qui lui revient..... Dites donc, mon ami, quel est cet associé ?..... C'est*

*votre Suisse, Monseigneur, qui est à la porte extérieure du palais de votre seigneurie. Il m'a refusé l'entrée, et je ne l'ai obtenue qu'à condition que je lui donnerais la moitié de ce que je vendrais mon poisson..... Il ne sera pas trompé,* répliqua le Marquis : *il aura double part sans aucun mécompte.* Aussitôt il fait venir le Suisse; on le dépouille jusqu'à la peau, et on lui applique les cent coups de bâton sans qu'il en manque un seul et sans le ménager comme le pêcheur. Le Marquis ordonna ensuite au Majordôme de remettre au pêcheur 20 sequins, et de lui dire qu'il vînt tous les ans recevoir une pareille somme en récompense du service qu'il lui avait rendu.

*La survivance du dromadaire.*

Il y avait à la ménagerie de Versailles un fort beau dromadaire. Cet animal, transporté dans une terre étrangére, languissait loin de son climat, beaucoup plus chaud que le nôtre. Pour ranimer sa chaleur presqu'éteinte, on ordonna de lui donner par jour quatre bouteilles de bon vin, avec du pain. Le soin du malade fut confié à un Suisse de la ménagerie, qui était exact à lui faire avaler l'ordonnance, dont il se serait très-bien accommodé. Cependant, malgré son attention scrupuleuse, l'animal dépérissait de jour en jour, et l'affaissement général de tous ses membres annonçait une mort prochaine : alors le bon Suisse alla, d'un air suppliant, solliciter une récompense des soins qu'il avait rendu au moribon. « Eh ! que voulez-vous

« lui demanda le Roi ? — Sire la survi-
« vance du dromadaire. » Le Roi rit beaucoup de cette requête naïve, qui fut sur-le-champ approuvée.

*Abus réformé.*

On sait qu'en Angleterre, un particulier ne peut aller dîner nulle part, même chez son ami, sans être obligé de donner, en sortant, de l'argent aux domestiques de la maison, plus ou moins, selon la qualité du maître.

Cet usage bizarre choque sur-tout les étrangers; et beaucoup d'Anglais ont fait d'inutiles efforts pour le réformer. Il a cependant été aboli presqu'entiérement en Ecosse depuis quelque temps. Les juges de paix et les propriétaires de fief ont donné l'exemple dans certains comtés, en prenant la résolution, dans leurs assises, de ne jamais donner d'ar-

gent aux domestiques des autres. Ils ont été imités dans d'autres comtés, et par des sociétés particulières. La résolution qu'ont pris à ce sujet les secrétaires du sceau en Ecosse, a été insérée dans les papiers publics de 1760. « Cejourd'hui « les secrétaires du sceau ayant examiné « l'usage de donner de l'argent aux do- « mestiques, il leur a paru que cette « pratique était nuisible aux mœurs des » domestiques; qu'elle n'est en usage « chez aucune autre nation; qu'elle « déshonore la police de ce Royaume; « qu'elle met un obstacle à l'hospitalité, « et qu'elle impose une taxe sur le com- « merce social des amis. En consé- « quence, ils sont convenus unanime- « ment de concourir avec les personnes « et les sociétés honorables qui ont donné « un exemple louable en abolissant cette « pernicieuse coutume; et ils ont résolu,

« 1.° qu'à compter de la Pentecôte de « cette année, chaque membre de la so- « ciété défendrait expressément à ses « domestiques de recevoir de l'argent de « quelque personne que ce soit; 2.° « qu'après ce terme, aucun membre de « la société ne donnerait d'argent à au- « cun domestique, de quelque personne « que ce soit : et ils ont ordonné que « leur délibération serait rendue publi- « que. » Cette résolution excita un soulèvement général parmi les domestiques d'Ecosse, que l'on prit soin d'appaiser. Leurs gages ont été augmentés; et l'on peut voyager actuellement en Ecosse, sans être obligé de payer son gîte et son dîner chez ses amis, quatre fois plus cher qu'au cabaret.

## *La précaution singulière.*

*Montmaur* étant un jour à table avec un grand nombre de ses amis qui parlaient, chantaient et riaient tous à-la-fois. *Ah! Messieurs*, dit-il, *un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange.*

## *Allusion ingénieuse.*

Le même dînait un jour chez le Chancelier Seguier ; en desservant on laissa tomber un plat de potage sur lui. Il vit bien que cela était fait exprès ; il dit en regardant M. le Chancelier qu'il soupçonnait lui avoir fait cette pièce, *summum jus, summa injuria* ; allusion ingénieuse sur ce que le Chancelier est le chef de la justice, et que *jus* signifie aussi du bouillon.

*Epigramme contre Montmaur.*

*Montmaur* ne trouve dans la Bible
Rien d'incroyable ou d'impossible,
Sinon quand il voit que cinq pains
Rassassièrent tant d'humains,
Et que pour comble de merveilles,
Il en resta douze corbeilles.
Bon Dieu ! dit-il, pardonnez-moi,
Le miracle excède ma foi,
Sans doute le texte en ajoute ;
Que n'étais-je là pour le voir ?
Je ne crois pas que ton pouvoir
En eût fait rester une croûte.

*La santé désagréable.*

*Peiresc* dînant à Londres avec plusieurs hommes de lettres, ne put jamais obtenir dispense à l'égard d'une santé que le docteur Thorius lui porta. Le verre était d'une grandeur démesurée :

Peiresc s'excusa long-temps, et allégua mille raisons ; mais, il fallut qu'il le vidât. Avant que de le faire, il stipula que Thorius boirait la santé qu'il lui porterait à son tour. Dès qu'il eut bu ce vin, il fit remplir d'eau le même verre, et l'avala après avoir porté cette santé au docteur. Celui-ci, frappé comme de la foudre, pensa tomber de son haut ; et voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en dédire, il jeta de profonds soupirs, il porta mille fois sa bouche sur les bords du verre, et il l'en retira autant de fois. Il appela à son secours tous les bons mots des anciens poëtes Grecs et Latins ; et il fut presque toute la journée à vider ce maudit verre à plusieurs reprises. Le Roi ayant entendu faire ce narré, voulut tenir le comte de Peiresc lui-même.

*Punition singulière.*

Dans la place du cimetière St. Jean, à Paris, il y avait un Traiteur fameux chez qui s'assemblait tout ce qu'il y avait de jeunes Seigneurs des plus spirituels de la Cour, avec Messieurs Despréaux, Racine, Lafontaine, Chapelle, Furetière et quelques autres personnes d'élite : et cette troupe choisie avait une chambre particulière du logis qui lui était affectée. Il y avait sur la table un exemplaire de la Pucelle de Chapelain, qu'on y laissait toujours. Quand quelqu'un d'entr'eux avait commis une faute, soit contre la pureté du langage, soit contre la justesse du raisonnement, il était jugé à la pluralité des voix ; et la peine ordinaire qu'on imposait, était de lire un certain nombre de vers de ce poëme. Quand la faute était considérable, on

condamnait le délinquant à enlire jusqu'à vingt lignes. Il fallait qu'elle fut énorme pour être condamné à lire la page entière.

### *Anecdote sur Bautru.*

Quelqu'un étant allé voir Bautru dans le temps qu'il avait la goutte, le trouva à table mangeant du jambon : Que faites vous là ? lui dit son ami ; ne savez-vous pas que le jambon est contraire à la goutte ? Cela est vrai, lui répondit froidement Bautru, *il est contraire à la goutte, mais il est bon pour le goutteux.*

### *Bon mot de Henri IV.*

Le Prévôt des Marchands et les Echevins demandent à Henri IV la permission de mettre un impôt sur les fontaines de Paris, pour payer les festins que la ville donnait aux députés des Cantons

Suisses. « Trouvez quelqu'autre expé-
« dient que celui-là, répondit Henri IV:
« il n'appartient qu'à Jésus-Christ de
« changer l'eau en vin. »

### *Longévité des Carpes.*

Il est constant qu'on a fait manger à Mademoiselle, qui épousa depuis M. de Lauzun, lorsqu'elle était dans le comté d'Eu, des carpes qui avaient plus de 80 ans. On connaissait leur âge à des anneaux remplis de caractères, qui leur avaient été attachés aux nageoires, et que les pêcheurs reconnurent aussitôt, selon ce qu'ils avaient entendu dire à leurs pères. Elles étaient d'une bonté parfaite. « J'ai vu, dit M. de Buffon,
« chez M. le Comte de Maurepas, dans
« les fossés de son château de Pont-
« Chartrain, des carpes qui ont au

« moins 150 ans bien avérés : elles m'ont
« paru aussi agiles et aussi vives que des
« carpes ordinaires. »

### *Le chocolat du Castillan.*

Il est ordinaire de voir à Rome une multitude innombrable de pauvres de tous les pays, auxquels on distribue la soupe à une certaine heure à la porte des monastères. Un Castillan nouvellement arrivé, et qui ignorait à quelle heure se faisait cette distribution, s'adressa à un pauvre ecclésiastique Français pour le savoir. La vanité espagnole ne pouvait souffrir qu'il demandât simplement la maison où l'on donnait la soupe. Cette façon de parler lui paraissait trop igno ble. Après avoir cherché une manière de s'exprimer moins basse, il n'en trouva point de plus convenable que de de-

mander au Français s'il avait pris son chocolat ? — Mon chocolat, répondit l'ecclésiastique, et comment voulez-vous que je le paye ? je vis d'aumônes, et j'attends qu'on distribue la soupe au couvent des Franciscains.— Vous n'y avez donc pas encore été, dit le Castillan ? — Non, reprit le Français ; mais voici l'heure où je vais m'y rendre.— Je vous prie de m'y conduire, dit le glorieux Espagnol ; vous y verrez *Dom Antonio Perez de Valcabro, de Ridia, de Montava, de Véga, etc.*, y donner à la postérité une marque de son humilité.— Et qui sont ces gens-là, demanda le Français ?— C'est moi, reprit le Castillan.— Si cela est, repliqua le Français, dites plutôt un exemple de bon appétit.

## *La 41.e bouteille de Louis XIV.*

Quand Louis XIV allait à la chasse, on portait à sa suite quarante bouteilles de vin, dont souvent il ne goûtait pas; c'était moins pour lui que pour ses suivans, ses piqueurs, ses palefreniers, et surtout pour ceux qui portaient cette cantine, ou qui se la fesaient payer sans l'avoir fournie: un jour qu'il eut soif, il demanda un verre de vin, et on lui répondit qu'il n'y en avait plus. « N'en « prend-on pas toujours quarante bou« teilles? — Oui, Sire, mais tout est « bu. — Qu'on en prenne, à l'avenir, « quarante et une, afin que du moins « il en reste une pour moi. »

*Le Chat bien avisé.*

Il est d'usage dans les pensions d'avertir de l'heure des repas par le son d'une cloche. Le chat d'une maison, qui ne trouvait son dîner au réfectoire que quand il avait entendu ce son, ne manquait pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avait enfermé dans une chambre, et ce fut inutilement pour lui que la cloche avait sonné : quelques heures après, ayant été délivré de sa prison, son appétit le fit descendre tout de suite au réfectoire ; mais, il n'y trouva rien. Au milieu de la journée on entend sonner, chacun veut savoir ce que c'est ; on trouva le chat qui était pendu à la cloche, et qui la remuait tant qu'il pouvait pour faire venir un second dîner.

*Le chien admis à la portion.*

On rapporte à-peu-près la même chose d'un chien que l'on nourrissait dans une communauté. Tous ceux de cette communauté qui arrivaient tard, et voulaient prendre leur repas, tiraient une petite sonnette, et le cuisinier passait leur portion par le moyen d'une boîte tournante, qu'on appelle *Tour* dans les maisons Religieuses. Le chien était attentif à tous ces mouvemens, parce qu'ordinairement on lui abandonnait quelques os, dont il se régalait. Un jour, n'ayant pu rien attraper, il s'avise de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule. Le garçon de cuisine, croyant que c'était une personne de la communauté, passe une portion; le chien ne s'en fait pas faute, et l'avale dans le mo-

ment. Le jeu lui paraît doux, il recommence le lendemain; et sûr de sa pitence, ne fait plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'était plusieurs fois apperçu qu'on lui demandait une portion de plus, porta ses plaintes. On fait des recherches, on examine; on surprend à la fin le drôle, qui, ordinairement n'attendait pas que toutes les personnes de la communauté eussent leur portion, pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal; et pour ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer sa pitence, que l'on composait de tout ce qui était resté sur les assiettes.

### *Le Conseiller d'Amurat IV.*

Le premier Sultan qui se soit enivré de vin, est Amurat IV. L'occasion qui

l'y porta, et le goût qu'il prit ensuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Etant à se promener un jour sur la place publique, plaisir que tous les Sultans se donnent sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple, nommé Béeri Mustapha, si ivre, qu'il chancelait en marchant. Ce spectacle était nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que c'était. On lui dit que c'était un homme ivre; et tandis qu'il se fesait expliquer comment on le devenait, Béeri Mustapha, le voyant arrêté sans le connaître, lui ordonna d'un ton impérieux de passer son chemin. Amurat, surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, misérable, que je suis le Sultan? — Et moi, répondit le Turc, je suis Béeri Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople, je l'achète : tu seras alors

Mustapha, et je serai Sultan. La surprise d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendait acheter Constantinople. — Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'acheterai aussi, toi qui n'es que le fils d'une esclave. (On sait que les Sultans naissent des esclaves du sérail). Ce dialogue parut si admirable au Grand Seigneur, qu'apprenant en même-temps que dans peu d'heures la raison reviendrait à Béeri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resterait de ce transport, et ce qu'il penserait lui-même de tout ce qu'il rappelerait à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, Béeri Mustapha, qu'on avait laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille et marque beaucoup d'admiration de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure, et la promesse qu'il a faite au

Sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur ; et n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il se croit au moment de son supplice. Cependant, ayant rappelé toute sa présence d'esprit pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur, et que si on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connaît si bien, qu'il est sûr d'expirer bientôt. Ses gardes, qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'Empereur, lui font apporter une bouteille de vin dont il ne feint d'avaler quelque chose que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mène après devant l'Empereur, qui, lui rappelant ses offres, exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople, comme il s'y était engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille : O Empe-

reur ! répondit-il, voilà ce qui m'aurait fait acheter hier Constantinople ; et si vous possédiez les richesse dont je jouissois alors, vous les croiriez préférables à la monarchie de l'univers. Amurat lui demandant comment cela pouvait se faire ? Il n'est question, lui dit l'ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur L'Empereur, voulant en goûter par curiosité, en but un grand coup ; et l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avait jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, et tous ses sens se livrèrent tellement à la joie, qu'il crut sentir que tous les charmes de sa couronne n'égalaient point ceux de sa situation. Il continua de boire ; mais l'ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le

plaisir qu'il avait goûté. Il fit venir Béeri Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnait bien des lumières, engagea sa vie qu'il guérirait sur-le-champ Amurat, et ne lui offrit point d'autre remède, que de recommencer à boire du vin. Le Sultan y consentit. Sa joie revint, et son mal fut aussitôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que, non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer ; mais, qu'ayant fait Béeri Mustapha son conseiller privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort il le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux ; et il déclara dans la suite, qu'il n'avait pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il

avait perdu cet habile maître et ce fidèle conseiller.

*Magnificence des Rois Nègres.*

Les Rois Nègres, en buvant, laissent toujours tomber le long de leur barbe la moitié de la liqueur ; ils aiment à voir autour d'eux de petits ruisseaux de vin, et cela passe chez eux pour la magnificence.

*Respect des Nègres pour les alimens.*

Les Nègres ne portent jamais les morceaux à la bouche que de la main droite, parce que l'autre est destinée au travail. Il serait indécent, disent-ils, qu'elle touchât le visage, et même c'est un sacrilège que de blesser ce préjugé. Les habitans du *Malabar* sont encore plus

scrupuleux : c'est un crime énorme de toucher les alimens de la main gauche.

*Diverses manières de prendre ses repas.*

Le Roi de *Loango* prend ses repas en deux maisons différentes : il mange dans l'une et boit dans l'autre.

Un Nègre prend ses repas seul : ses femmes et ses enfans mangent loin de lui. D'autres peuples ne mangent jamais seuls. Les insulaires des Philippines veulent au moins un compagnon : quelquefois ils courent long-temps sans en trouver ; et lors même qu'ils sont poursuivis par la faim, on assure qu'ils n'osent la satisfaire que quand ils ont un convive.

## *Des boulangers.*

Il n'y avait point de boulangers dans l'antiquité. On mangeait le blé sans préparation, comme les autres productions de la nature; lorsqu'on eut trouvé le moyen de le moudre, on fit de la bouillie, et il se passa beaucoup de temps avant qu'on employât la farine à un autre usage. Quand on lui eut reconnu la plus essentielle de ses propriétés, les mères de famille, une heure avant le repas, fesaient le pain; les dames Romaines, que cette occupation regardait aussi, ne s'en croyaient point dégradées. Ce fut en Orient qu'on commença à cuire le pain dans des fours. Cet usage ne passa en Europe que l'an 583 de la fondation de Rome.

*Des Bouchers.*

La profession de boucher, qui est utile, mais dont les détails sont rebutans, n'existait point dans la Grèce. On tuait dans chaque maison les animaux dont on avait besoin, et les hommes les plus distingués par leurs dignités ou leurs talens, ne dédaignaient pas de dépécer la viande et de la préparer eux-mêmes. L'industrie, la cupidité, l'inégalité des rangs et des fortunes ont heureusement épargné à notre délicatesse des fonctions aussi choquantes; nous nous contentons de verser méthodiquement et sans répugnance le sang des hommes.

## *Du Café.*

L'usage du café fut inconnu en Europe jusqu'au seizième siècle. L'arbre qui le porte, et qui a beaucoup de ressemblance avec le jasmin, croît en abondance dans le Royaume d'Yemen. On est redevable de sa culture aux Hollandais, qui le portèrent de Moka à Batavia, et de là à Amsterdam. Depuis qu'on a planté beaucoup de cafiers en Amérique, on prend du café presqu'aussi communément en Europe, qu'en Turquie et en Perse. Il y a, dans le jardin du Roi à Paris, deux cafiers, dont M. de Resson, Lieutenant-Général de l'artillerie, et M. Pancras, Bourg-Mestre de la ville d'Amsterdam, ont fait présent au Roi. Les propriétés du café furent découvertes par le Prieur d'un monastère

d'Arabie, qui, ayant su que les bestiaux ne dormaient point, quand ils avaient mangé certaines petites fèves, en essaya la vertu sur ses Religieux, pour les empêcher de s'assoupir au chœur pendant la nuit.

### *Le domino jaune.*

A un bal masqué Louis XIV s'amusa beaucoup d'une scène assez plaisante. Un buffet splendidement servi offrait, comme c'est l'usage, des rafraîchissemens aux acteurs du bal. Un masque en *domino* jaune s'y présentait fréquemment, et dévastait les liqueurs fraîches, les vins les plus exquis, et toutes les pièces de résistance. S'il disparaissait un moment, c'était pour revenir plus altéré et plus affamé. Il fut remarqué de quelques masques, qui le montrèrent à d'autres. Le domino jaune devint bientôt

l'objet de la curiosité générale. Sa Majesté voulut le voir : inquiète de savoir qui il était, elle le fit suivre ; il se trouva que c'était un domino commun aux Cent-Suisses, qui, s'en affublant tour-à-tour, venaient successivement se relever à ce poste.

### *La Bouillie à la Cour.*

La Bruyère-Champier, Médecin, attaché au service de François I, raconte, dans le traité *De re cibarâ*, publié en 1560, que, de son temps, la bouillie avait pris à la Cour une grande faveur auprès des Dames et des hommes mêmes, lesquels, suivant l'expression de cet auteur, redevenaient enfans par gourmandise. Au dernier siècle, elle était encore servie sur les tables royales. Mademoiselle de Monpensier en donne, dans ses

*Mémoires*, une preuve qui renferme une anecdote assez singulière concernant Louis XIV. « MONSIEUR, dit-elle, vint
« un jour dans la chambre de la Reine,
« comme elle allait dîner avec le Roi. Il
« trouva un poëlon de bouillie ; il en prit
« sur une assiette, et l'alla montrer au
« Roi, qui lui dit de n'en point manger.
« MONSIEUR dit qu'il en mangerait ; le
« Roi répondit : Gage que non. La dis-
« pute s'émut. Le Roi voulut lui arra-
« cher l'assiette, la poussa, et jetta quel-
« ques gouttes de bouillie sur MONSIEUR,
« qui a la tête fort belle, et qui aime ex-
« trêment sa chevelure. Cela le dépita ;
« il ne fut pas maître du premier mou-
« vement, il jeta l'assiette au nez du
« Roi. »

## *Indigestion d'Ecrevisses.*

Un particulier, après avoir mangé beaucoup d'écrevisses, eut une très-forte indigestion. Lorsqu'il eut considérablement vomi, se sentant soulagé, il dit à quelqu'un : cela m'étonne bien, car je n'ai jamais eu d'indigestion. *Ne savez-vous pas*, lui répondit celui à qui il parlait, *que ces sortes d'animaux ne vont toujours qu'à reculons ?*

## *Parthenius le Gourmand.*

L'histoire a conservé le nom d'un certain Parthenius, homme très-gourmand, qui prenait, dit-on, de l'aloës pour hâter la digestion et manger plus souvent. Nous ignorons si c'est celui qui florissait sous l'empire d'Auguste, et qui est auteur d'un traité *De Amatoriis affectibus*,

imprimé en grec et en latin plusieurs fois, in-8°. Il y a apparence que ce n'est pas le même ; car le péché des gens de lettres n'est pas en général celui de la gourmandise.

### *L'estomac paresseux.*

Messieurs Desbarreaux et Delbene mangeans un jour ensemble, le premier présenta un morceau à l'autre, qui s'excusa de le manger, sur ce que son estomac avait beaucoup de peine à digérer : *Vous êtes donc*, lui dit Desbarreaux, *de ces fats qui s'amusent à digérer.*

### *Parasite ingrat.*

Un parasite sortait d'un repas, et disait beaucoup de mal de celui chez lequel il avait dîné : *Vous deviez au moins attendre*, lui dit quelqu'un, *que la di-*

*gestion fût faite.* C'est sans doute du même qu'on a dit qu'il ouvrait toujours la bouche aux dépens d'autrui.

### *Dangers de la Diète.*

Les médecins recommandent dans presque toutes les maladies la diète, comme un des moyens de guérison le plus nécessaire et le plus certain ; ils la recommandent même en santé ; ils ont sans doute raison ; mais ne pourrait-on pas faire le reproche à quelques-uns, qu'ils sont excessifs à cet égard ? J'en ai connu qui réduisaient leurs malades à un état de faiblesse incroyable, en le privant absolument de toute nourriture, lorsqu'elle seule était capable de rétablir ses forces, et de dissiper les restes d'un mal qui n'était entretenu que par le défaut de ressort dans les solides, et d'action

dans les fluides. On pourrait faire le même reproche à certains Chirurgiens qui mettent à la diète la plus sévère des blessés dont toute la maladie est locale, et dont l'estomac a besoin d'alimens pour entretenir son action ; j'oserais même dire que nombre de blessés ne tombent dans le marasme et dans l'éthisie, que parce qu'on leur a opiniâtrement refusé une certaine quantité d'alimens proportionnée à leur état et à leurs besoins ; j'en pourrais rapporter quelques exemples ; mais ce n'est pas ici le lieu.

Un médecin Anglais avait dit qu'avec une diète de six semaines, il rendrait un homme poltron. Le Prince Maurice de Nassau était si convaincu de ce principe, qu'il employait toujours à quelque action de vigueur les Anglais, lorsqu'ils arrivaient de chez eux, et tandis, ainsi qu'il

s'exprimait, qu'ils avaient encore la pièce de bœuf dans l'estomac.

*De l'estomac du Crocodile.*

M. Anderson fait, au sujet du crocodile, la remarque que ce poisson insatiable a reçu de la nature un avantage singulier, que beaucoup de nos gourmands souhaiteraient pouvoir partager avec lui. C'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelqu'autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche, et après l'avoir vidé et bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place, et se remet sur-le-champ à manger. Ce fait est avéré entr'autres par *Denys* (*descript. de l'Amér. Sept.*)

## *Anecdotes sur l'estomac.*

Si l'estomac surchargé d'alimens qu'il ne peut digérer, s'en débarrasse quelquefois par des efforts qui sont suivis de vomissement, rien d'étonnant à cela; mais ce qui doit étrangement surprendre, c'est qu'il sort de ce même viscère des corps étrangers qu'on ne se doutait pas devoir s'y trouver; d'autres, qu'une dépravation de goût et une aliénation d'esprit y avaient introduits, et qui devaient naturellement détruire cet organe par leur présence. Ce sont-là de ces phénomènes qu'on ne peut guères expliquer, et qui cependant sont plus communs qu'on ne pense. L'Auteur du *Dictionnaire des Merveilles de la nature* s'est plû à en rapporter plusieurs exemples, dont voici le sommaire.

Vers la fin du mois d'août 1682, on voyait à Charenton près Paris, une fille qui paraissait attaquée de vomissemens assez fréquens, dans lesquels elle rejettait des araignées, des chenilles, des limaces et autres insectes. Ce phénomène fit beaucoup de bruit à Paris parmi les savans, et on avait déjà imaginé plusieurs hypothèses, lorsque M. *Defita*, Lieutenant-Criminel, voulut examiner juridiquement cette question. Le résultat de son enquête fut, que cette fille avoua que, depuis sept à huit mois, elle avalait, en cachette et avec un désir singulier, des chenilles, des araignées et autres insectes, qu'elle rendait ensuite, après une espèce de léthargie dans laquelle elle tombait. Elle ajouta que ces animaux étaient plus forts lorsqu'elle les rejettait que quand elle les avalait.

Un garçon boucher, pressé par la soif, ayant bu avec avidité d'une eau dormante, rendit, au bout de six mois, après bien des maux d'estomac et autres accidens, trois crapauds vivans.

Il y a des exemples de personnes qui ont vécu, après avoir avalé et rendu par la bouche des serpens vivans, longs d'une demi coudée et gros à proportion, ainsi que des grenouilles, qui s'insinuent ordinairement par la bouche pendant le sommeil.

Mais le fait le plus singulier et le plus surprenant qu'on puisse citer, sur l'amas dans l'estomac de matières tout-à-fait étrangères et en abondance, est celui du forçat de Brest, fait suivi et bien détaillé par M. Fournier, Médecin, qui a traité le malade, lequel est mort le 10 octobre 1774, un mois a peu-près après son en-

trée dans l'hôpital de la marine de Brest. L'ouverture du cadavre fut faite en présence d'environ cinquante personnes, tant Médecins, que Chirurgiens et autres. On ouvrit l'estomac, qui était d'un volume considérable, et on y trouva quarante-quatre corps étrangers, dont on a dressé l'inventaire, tous plus grands les uns que les autres; les principaux étaient plusieurs morceaux de bois de genêt, de chêne, de sapin, une cuiller de bois, un tuyau d'entonnoir de fer blanc, deux cuillers d'étain, un briquet de fer, deux morceaux de verre blanc, un couteau avec sa lame, etc. De toutes les informations prises, il est résulté que ces corps étrangers ont été avalés par le malade lui-même, et non introduits après sa mort dans son estomac, comme quelques personnes l'avaient soupçonné.

### *Le petit Glouton.*

M. Ouvrier, Graveur, a composé une estampe intitulée *le petit Glouton*, dont le pendant représente une jeune femme qui regarde avec inquiétude un apothicaire exerçant gravement son humble ministère sur un enfant qui tient un poisson à la main, et qui paraît convoiter encore une grappe de raisin, qu'une petite fille porte dans un panier. Un autre enfant placé du côté opposée paraît effrayé de l'eau qui jaillit de l'instrument, pendant l'opération.

### *Usage utile de la province de Quito.*

Il y a, dans la province de Quito, un arbre très-haut et très-droit, qu'on appelle *bois de séringue*, parce que dans un canton de l'Amérique les habitans font,

avec la racine élastique qu'il fournit, des bouteilles en forme de poires, au goulot desquelles ils adaptent une cannulle. Ces bouteilles élastique, pressées, rendent la liqueur qu'elles contiennent; c'est un usage de politesse chez eux de présenter avant le repas ces bouteilles à chacun des convives, qui, après avoir pris un petit lavement, se mettent à table avec plus d'appétit.

*Les deux Régimes.*

Le Dieu du vin, le Dieu des vers
Ont, par deux régimes divers,
Conservé leur teint frais et leur air de jeunesse,
Phébus en barbotant dans les eaux du Permesse,

Bacchus en buvant son vin pur :
Du premier le système est fort sage ;
Mais l'autre me plaît davantage,
Et je le crois beaucoup plus sûr.

---

# VARIÉTÉS NUTRITIVES.

Un Gourmand, vraiment digne de ce nom, si souvent usurpé, se fait distinguer en se mettant à table et lorsqu'il en sort, parce qu'il mange toujours sa soupe bouillante et prend son café brûlant. Le docteur Gastaldy est le seul Gourmand célèbre qui fasse exception à cette loi générale. Heureux ceux qui joignent à son palais délicat un gosier à l'épreuve du feu !

C'est une maxime reçue, que le fer ne doit jamais approcher du poisson dès qu'il est sur la table ; l'or et l'argent

sont les seuls métaux dignes d'en opérer la dissection.

---

Tout Amphitryon qui sait vivre offre jusqu'à trois fois, à chacun des convives, du même plat. Son premier devoir est de venir au secours des appétis timides, de les rassurer, de les provoquer, et de ne rien épargner pour les satisfaire.

---

La plus grande peine que l'on puisse faire à un Gourmand, c'est de l'interrompre dans l'exercice de ses mâchoires. *C'est donc manquer d'usage et de savoir-vivre que de rendre visite à des gens qui mangent.* C'est troubler leurs jouissances, les empêcher de raisonner leurs morceaux, et leur causer des distractions fâcheuses.

Il n'est guère moins impoli d'arriver comme convive à un dîner commencé ; ainsi, lorsque les gens sont à table, les convives survenans doivent s'abstenir d'entrer, dussent-ils jeûner tout le reste du jour en punition de leur inexactitude.

---

Un véritable Gourmand ne se fait jamais attendre.

---

Le vin du crû, un dîner d'ami, et de la musique d'amateurs, sont trois choses également à craindre.

---

La méthode de servir plat à plat est la rocambole de l'art de bien vivre. C'est le moyen de manger chaud, long-temps et beaucoup; chaque plat étant alors un

centre unique auquel viennent aboutir tous les appétits.

---

Rien ne paralyse plus l'appétit que la présence des valets à table. Ils ne doivent entrer que pour apporter les plats et se retirer aussitôt; les *servantes* suppléant au service courant des assiettes. Il serait même encore mieux de faire passer chaque mets dans un tour, sauf à l'un des convives de se lever pour l'aller prendre. Mais il y a des moyens mécaniques qui évitent jusquà cette peine.

---

Il est essentiel qu'une salle à manger soit échauffée dans toutes ses parties. Un poële remplit assez bien cette condition; mais on ne doit jamais oublier la *garantie*, pour mettre les jambes des convives à l'abri des vents extérieurs.

Il n'est pas moins nécessaire d'avoir les pieds chauds tandis qu'on mange. Des boules d'étain remplies d'eau à 60 degrés, et qui, incrustées dans le plancher, feraient exactement le tour de la table, nous paraissent un sûr moyen d'entretenir cette partie du corps qui influe si puissamment sur les organes de la digestion, dans le degré de chaleur qu'elle doit toujours avoir chez les Gourmands.

---

Il n'est pas moins essentiel qu'une table soit parfaitement éclairée, sans embarras pour le service et sans dangers pour les sauces. On y parviendra facilement avec une lampe à double courant d'air, à plusieurs branches, garnie d'un plateau de cristal au-dessous, ainsi qu'on en trouve rue Ste. Avoye, dans la superbe fabrique de M. Lange, l'un de leur

inventeurs. En dépit de tous les contrefacteurs, ses lampes sont toujours les plus parfaites et les plus précieuses pour les Gourmands, sous tous les rapports.

---

C'est un grand abus que l'usage qui charge quelques-uns des convives de dépecer les grosses pièces : comme c'est une corvée, et qu'elle est d'autant plus grande, qu'une politesse mal entendue oblige le dépeceur à ne garder pour lui que le plus mauvais morceau, chacun cherche à l'éviter. Elle tombe donc ordinairement sur les plus mal-adroits, et le rôti s'en ressent.

---

Un maître de maison doit savoir disséquer et servir toute espèce de viandes et de poissons, selon les principes de

l'art. Cela faisait autrefois partie intégrante de la bonne éducation, et il y avait dans l'ancien régime des maîtres à découper, comme des maîtres de danse.

---

Les Allemands nous sont en cela bien supérieurs. Chez eux c'est le sommelier qui découpe. Il enlève chaque pièce dès qu'elle a paru, et la rapporte divisée avec une adresse dont on ne peut se former une idée. Alors elle fait le tour de la table ; chacun se sert soi-même à son rang et selon son goût. Voilà ce qui s'appelle savoir servir comme il faut un bon dîner.

---

La principale étude d'un maître de maison, à table, c'est de s'assurer de l'état de l'assiette de chacun des convives ;

c'est l'astre sur lequel il doit avoir les yeux sans cesse ; son premier devoir est donc de la tenir toujours garnie, ainsi que son verre plein. Il doit avoir horreur du vide.

———

La digestion est l'affaire de l'estomac, et les indigestions sont celles des médecins.

———

Les valets ne doivent jamais enlever un service qu'ils n'en aient reçu l'ordre du maître de la maison ; et le maître ne doit jamais donner cet ordre sans être certain que les convives ont *renoncé* sur tous les plats.

———

Le morceau le plus délicat d'une poularde rôtie, c'est l'aîle. Le meilleur

d'une volaille bouillie, c'est la cuisse, surtout si cette cuisse est blanche, grasse et charnue. Depuis quelques années, les dames s'attachent aux croupions; et si ce sont des perdrix, à l'estomac.

---

Quant aux sot-l'y-laisse, leur nom seul indique que c'est le morceau des gens d'esprit.

---

On distingue, dans un aloyau, le morceau du procureur et celui des clercs. Ce dernier est le moins tendre. Il nous semble que ce devrait être le contraire; car rien n'est ordinairement plus coriace qu'un vieux procureur.

---

La queue d'un lapin ou d'un lièvre est le morceau de distinction du poil. C'est

une espèce de ballon d'essai qu'on offre au plus honoré des convives ; ensuite le râble, puis les cuisses, qu'on ne serre jamais.

---

Les oies, les canards, les sarcelles, et généralement tous les oiseaux aquatiques, se découpent selon des principes différens de la volaille ; on les sert par aiguillettes levées très-minces, et ce serait une véritable incongruité que de commencer par en détacher les aîles ou les cuisses, et surtout de les offrir aux dames. Que de choses dans un plat de rôt ! c'est bien pis que dans un menuet.

---

Selon les fameux réglemens du célèbre M. Aze, en grande vigueur dans plus d'une société de Paris, l'on paie une amende de 500 francs si, ayant ac-

cepté l'invitation à un dîner, on néglige de s'y rendre. Cette amende est réduite à 300 francs, si l'on a prévenu quarante-huit heures d'avance qu'on ne le pourrait pas. Plus tard, on l'encourt toute entière.

---

Ce réglement a paru frivole ou trop sévère à beaucoup de monde; mais si l'on veut se donner la peine d'y réfléchir, l'on verra que l'absence d'un convive sur qui l'on comptait, pour lequel on avait assorti la société et combiné les plats, paralyse souvent tout un dîner. Les jeunes gens qui se croient tout permis quand ils sont en tête noire, ont surtout grand besoin de se pénétrer de cette vérité; car nous en connaissons qui manquent assez de politesse et de savoir-vivre pour se croire dégagés d'une invitation par un

billet écrit dans la matinée. Erreur grossière et funeste, dans laquelle un véritable Gourmand ne tombera jamais !

---

Le même M. Aze disait qu'il vaut mieux se griser avec du vin qu'avec de l'encre, parce que c'est moins noir. C'était là l'un de ses meilleurs bons mots ; et M. Badiou s'en est plus d'une fois fait honneur.

---

Toutes les cérémonies, lorsqu'on est à table, tournent toujours au détriment du dîner. Le grand point c'est de manger chaud, proprement, long-temps et beaucoup.

---

Les vrais Gourmands ont toujours achevé leur dîner avant le dessert. Ce qu'ils mangent par-delà le rôti n'est que

de simple politesse ; mais ils sont en général très-polis.

---

C'est insulter un maître de maison, que de laisser des morceaux sur son assiette, ou du vin dans son verre.

---

C'est s'inviter à dîner pour une autre fois que de plier sa serviette ; aussi cela ne se fait point à Paris, à moins qu'on ne soit très-familier dans la maison.

---

Toutes les fois que l'on vous invite en général et sans fixer de jour, c'est que l'on veut vous faire une politesse insignifiante, et l'on se trouverait souvent dupe d'être pris au mot. Les seules invitations acceptables se font à jour nommé, et même par écrit, parce que, dans tous

les cas, le billet fait titre. Cet observation est très-importante, et pour ne l'avoir point faite, plus d'un provincial a été mal reçu et a fait un mauvais dîner. En tout il faut savoir être à Paris aussi discret que réservé lorsqu'il s'agit d'acceptations.

FIN.